

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 12 (1874)  
**Heft:** 2

**Artikel:** A la recherche d'une épouse : [suite]  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-182696>

#### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 09.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

coutset dè ellia pancarta *very-well* per rapport à Macaca, que son nom étai assebin su la pancarta.

L'aviont ti met dâi grands tsapés dè coumenion, hormi lo cheffe qu'avai onna pecheinta tignasse musca. N'aviont ma fâi pas dâi biaux naz, mâ lâo collets dè tsemise étiont asse grands què dâi so dè tserri.

L'ai iavâi on tambou dè bassa, on tambou dè mouscatéro, onna quinquierna, dou ào trâi subliets et ti lè z'autro aviont dâi z'étrejâo bin dè pllie grands què elliau que lè fennès sè servont po eim-pliotenâ lo fi retor qu'a étâ dévouedi su lè guindès.

La pllie balla étai la iena, qu'on lâi dit : l'hymne ào relodzo d'Outsy, einveintâie per Macaca.

N'ont pas djuï *very-well* quand bin c'étai su lo papâi, paceque cein ne sè djuè pas, mâ l'ont met cé mot po cein que Macaca promenâvè on dzo su lo lé dou z'Anglais que talematsivont faux romand et tot per on coup, après avâi prâo dévesâ, ien a ion que dit : *very-well!* adon Macaca virè la voilâ et lè vouaite-lé parti contrè Paudex. On momeint apré, tandique baragouinâvont adé, vouaitsé onco : *very-well!* et Macaca virè onco la voila. Pas petout l'a re-veri son naviot contré St-Surpi, que l'ouït onco : *very-well!* Po stu coup, Macaca sè met ein colére; ye tsampè lo bet dè corda âi z'Anglais ein deseint : Veri voueila! Veri voueila! Veri-la vo mimo, tsancro dè tabornio!

Un boucher de notre ville se présentait cette semaine chez l'avocat X... « Monsieur, lui dit-il, je viens vous consulter sur une affaire assez désagréable. Pensez que la veille de Noël, un gros chien m'a enlevé un gigot de mouton, valant au moins 6 francs. N'ai-je pas le droit d'en réclamer la valeur au propriétaire que je connais fort bien et qui a les moyens de payer?... »

— Certainement, dit l'homme de loi, rien de plus juste.

— Et comment dois-je m'y prendre; je n'entends rien à ce genre d'affaires.

— La chose est toute simple; invitez d'abord verbalement, ou par lettre, le propriétaire de l'animal à vous payer la valeur du gigot, et s'il s'y refuse, repassez à mon bureau et je vous rédigerai une citation devant le Juge de paix.

— Eh bien, Monsieur l'avocat, ajouta le boucher, en toussant un peu, je dois vous dire franchement que le coupable est votre propre chien.

— Comment!

— Oui, Monsieur, à peine avais-je tourné le pied pour aller prendre un verre avec un ami à la pinte à côté, qu'il s'élança vers mon plot, attrapa le morceau et s'enfuit comme si le diable l'avait emporté.

— Ceci me surprend; jamais cette bête ne m'a causé le moindre désagrément. Mais enfin, puisqu'il en est ainsi, je vais vous payer.

Puis, ouvrant un petit tiroir, M. X... prit trois pièces de deux francs qu'il posa gracieusement dans la main grasse et rosée du boucher.

Le surlendemain, le consultant recevait du consultant un petit billet ainsi conçu :

*Pour consultation verbale au sujet d'un vol commis par mon chien : 20 fr.*

### A la recherche d'une épouse.

#### VI

Tout ceci frappa étrangement Erhard qui, pour toute réponse, tourna le dos à la servante, sans lui dire un mot.

La future, ou du moins celle avec qui il avait des engagements secrets, la belle Sidonie Jonas, était assise à la fenêtre du rez-de-chaussée.

Elle salua amicalement, d'un geste, notre licencié.

Il faut reconnaître que la pauvre couturière était comme une marguerite perdue dans un gazon touffu, tandis que la belle Sidonie était la rose du Bengale qui fleurit, en toute splendeur, au milieu du parterre. Sidonie, en un mot, était une personne excessivement favorisée de la nature, et Erhard éprouvait une suprême félicité de la voir répondre à son ardent amour. Sidonie, sans quitter son ouvrage, cessa de coudre, pour tendre sa main délicate, potelée et rose, à son amant qui venait d'entrer. Celui-ci y déposa un baiser de feu.

Sidonie, avec un sourire enchanteur et des yeux bleus qui en disaient beaucoup, entama la conversation.

— Mon petit Gotthold, j'ai une demande à vous faire.

— Oh! je désire seulement que ce soit un chose dont l'exécution vous prouve tout ce que peut mon amour pour vous.

— Vous allez trop loin, répondit Sidonie; voici tout simplement de quoi il s'agit. Vos études attaquent votre santé; vous êtes pâle et accablé de lassitude. Je crois que vous devriez vous donner plus de mouvement.

— Mais, chère Sidonie, il me semble que je ne prends pas mal d'exercice; il n'y a pas de jour que je ne marche au moins pendant deux heures.

— Cela ne suffit pas; vous n'exercez que vos jambes, c'est le corps entier qui doit être mis en mouvement. Disons le mot : il faut apprendre à danser.

— Prendre des leçons de danse! Y songez-vous? Moi, licencié en théologie, apprendre à danser!

— Hé pourquoi pas? Est-ce que le roi David n'a pas dansé publiquement devant l'arche sainte? Cela ne vous empêche pas, Messieurs les théologiens, de l'appeler le saint roi prophète. Allons, cher Gotthold, dans six semaines aura lieu le premier bal au casino des bourgeois, et nous y danserons. Vous sera-t-il égal de me voir appuyer mon bras sur l'épaule de quelque autre joli cavalier?...

A l'ouïe de ces paroles, Erhard porta la main à son front qui était devenu brûlant.

— Vous avez raison, Sidonie, s'écria-t-il, cette idée serait capable de me rendre fou..... Eh bien, oui, pour vous, je danserai!

— Alors, répondit Sidonie, votre consentement mérite une récompense. Je vous permets de me donner un baiser.

Erhard, ivre d'amour et de bonheur, usa avec empressement de la permission, et prit une leçon de danse le jour même.

— Notre pauvre bonne Louise est malade, dit quelques jours plus tard Mme Taafe à Erhard. Elle a pris froid à l'Eglise le jour où vous avez prêché. Elle tousse horriblement et a une fièvre ardente.

— Voilà tous les symptômes d'une inflammation de poitrine, répondit Erhard avec effroi, il faut se hâter d'appeler un médecin.

Le médecin déclara qu'elle était en danger, fit une prescription, puis dit tout bas à Erhard que le vice de conformatio[n] de Louise ne laissait que bien peu d'espérance de guérison.

Quatre nuits de suite, Erhard et Mme Taafe veillèrent tour à tour auprès de la malade. Vers la fin de la dernière de ces nuits,

notre licencié était à côté de Louise. Elle était à moitié assoupie, et en même temps fort agitée. La lampe, cachée derrière un livre placé en guise de paravent, ne répandait qu'une faible lumière. Dans la chambre régnait un profond silence qui n'était interrompu que par la respiration pénible de la malade et par ses accès de toux. Le canari dormait sur son perchoir, et la montre d'Erhardt, placée auprès de la bouteille de remède, laissait à peine entendre un léger tic-tac.

— Ah ! c'est vous ! dit tout à coup Louise en se réveillant et fixant les yeux sur son compagnon ; vous êtes bien bon, monsieur Erhardt.

— Je ne fais que vous rendre ce que vous avez fait pour moi, répondit le jeune homme ; comment vous trouvez-vous ?

— Je sens que mon dernier moment approche, répondit Louise avec un sourire douloureux.

— Oh ! ne parlez pas ainsi, vous me faites mal, à moi qui suis déjà si triste.

— Je ne me fais aucune illusion, répondit Louise avec résignation. Je vous lègue tout ce que j'ai de plus précieux et de plus cher, mon canari et mon petit parc. Et en parlant ainsi, Louise désigna, du regard, un géranium et une plante de musc, qui étaient sur sa fenêtre. C'était son parc, à elle habituée à toutes les privations. Après un moment de repos, elle ajouta avec des efforts visibles : « Je sais, monsieur Erhardt, que vous aimez la jolie fille du fondeur d'étain Jonas. »

Ces paroles consternèrent le jeune homme qui resta muet.

— Je vous prie, continua la malade, je vous conjure d'examiner sérieusement et avec soin Sidonie, avant de vous unir à elle par un lien indissoluble.

— Quel motif avez-vous pour m'adresser une telle recommandation ? répondit Erhardt surpris et blessé. Auriez-vous appris des choses désavantageuses sur le compte de Sidonie ?

Louise ne répondit rien, son haleine était de plus en plus bruyante et embarrassée.

— Oh ! voilà mes angoisses et mes palpitations qui me reprennent, de l'air ! de l'air ! j'étouffe.

Erhardt lui donna une cuillerée de la potion qui lui rendit un peu de calme.

— J'ai encore une chose qui me pèse sur le cœur, poursuivit-elle d'une voix plus faible ; je voudrais m'en débarrasser avant de mourir.

— Parlez-moi franchement, répondit Erhardt, bien que je n'aie pas encore reçu l'ordination, je puis, en ma qualité de serviteur du Dieu qui pardonne, entendre une confession.

— Je vous ai toujours porté une affection comme je n'en ai eu pour aucune autre créature humaine, dit Louise, faisant un grand effort sur elle-même. Je vous aime !

— Et moi aussi je vous aime ! répondit Erhardt. Notre amour mutuel a été d'autant plus sacré et plus pur, qu'il était exempt de toute idée terrestre.

— De ma chambre j'épiais les accents de votre voix chérie, j'épiais jusqu'au bruit de vos pas ; je pensais constamment à vous et priais pour vous soir et matin. Oh ! sans doute, vous riez dans votre cœur de la faiblesse que je n'ai pu surmonter.

— Non, Louise, je n'en ris pas, loin de là. Comment pourrais-je railler un sentiment que Dieu lui-même a enraciné dans tous les coeurs ? Dieu est amour, tout amour, rien qu'amour ! Non, chère Louise, dit Erhardt dans une exaltation croissante, je ne ris point. Cet amour sacré fait mon bonheur et m'élève au-dessus de moi-même. Oh ! laisse-moi te donner le baiser des fiançailles pour une union qui s'accomplira dans les cieux.

Et il déposa un baiser sur les lèvres brûlantes et sèches de la malade. Celle-ci leva les bras vers le ciel, mais la fatigue les fit bientôt retomber.

— Oh ! je vois le ciel ouvert ! murmura-t-elle ! je ne souffre plus, je suis soulagée, je me sens bien, oh ! merci, Erhardt... merci !

Et sa bouche resta muette. Ses yeux brillants continuaient de fixer alternativement Erhardt et le ciel, jusqu'à ce

qu'un long et profond soupir, parti du fond de la poitrine, terminât cette vie qui avait trouvé si peu de félicité sur la terre.

— Oh ! modèle de résignation calme et chrétienne, s'écria Erhardt, profondément ému, tu as été fidèle sur le peu qui t'avait été confié, c'est pourquoi Dieu, dans les bras duquel tu es retournée, te confiera beaucoup.

Et le jeune homme pria en silence, après quoi il éteignit la lampe et se retira chez lui.

Erhardt reprit plus tard les leçons de danse interrompues et se donna toutes les peines possibles pour apprendre les figures et s'habituer à suivre la mesure. Ses progrès ne répondirent point à son zèle, et son maître vit avec appréhension venir le jour du bal. L'événement ne justifia que trop ses craintes. Erhardt entra au casino avec Sidonie, charmante et parée d'un costume ravissant. Il essaya d'abord une polonoise, puis une valse.

— Observez donc la mesure ! lui disait à chaque instant Sidonie, Un ! deux ! trois ! Bon ! voilà que vous me marchez sur les pieds !

Le couple ne fit qu'un tour de salle, puis se vit forcé de quitter la file des danseurs. Erhardt était rouge de honte. Sidonie avait un rire contraint.

— Cela ira mieux une autre fois, lui dit-elle d'un air compatissant.

Mais cette prédiction ne se réalisa pas. Dans les complications de la *française*, Erhardt fit tellement de fautes qu'il embrouilla tout le carré. Comme pour la valse, Sidonie dut quitter la partie. Elle allait bouder dans un coin lorsqu'un jeune marchand de confections s'approcha d'elle, et, avec une révérence des plus gracieuses, lui saisit la main et la ramena dans le carré, où il dansa avec une rare perfection.

Le visage de Sidonie s'éclaircit par degrés et finit par rayonner de bonheur. De temps à autre elle faisait un signe de tête à Erhardt qui, relégué dans un coin, avait la figure toujours plus sombre. Il n'osa, pendant la fin du bal, recommencer avec sa danseuse qui du reste n'en fut pas fâchée, car son danseur était jeune, entreprenant, et lui fit une déclaration d'amour qu'elle ne repoussa que pour se faire presser.

(A suivre.)

La livraison de janvier de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE ET REVUE SUISSE, paraissant à Lausanne, contient les articles suivants : I. L'HUMOUR ET LES HUMORISTES, par M. Paul Stapfer. — II. LE ROBINSON DE LA TÈNE. Nouvelle, par M. Louis Favre. — III. DE LA LÉGISLATION CIVILE EN SUISSE ET DE L'UNIFICATION DU DROIT, par M. Ernest Lehr. — IV. SOUVENIRS DE VIENNE, par M. Eugène Rambert. — V. DE LA MORT A LA VIE. Nouvelle, par M. Gottfried Keller. — VI. L'ANGLETERRE ET SES ALLIANCES, par M. Ed. Tallichet. — VII. CHRONIQUE LITTÉRAIRE DE PARIS. — VIII. CHRONIQUE ITALIENNE. — IX. BULLETIN LITTÉRAIRE ET BIBLIOGRAPHIQUE. — Bureau chez Georges Bridel, place de la Louve, à Lausanne.

L. MONNET.

## AU MAGASIN DE PAPETERIE de LOUIS MONNET

### RUE PÉPINET, A LAUSANNE

Registres de formats et réglures divers. — Copie de lettres à la presse. — Presses à copier. — Assortiment complet d'enveloppes et papiers à lettres. — Sacs d'écoliers. — Encre violette pour dames ; 70 c. le  $1/8$  de litre. — Papiers teintés ; papiers à dessin. — Couleurs pour l'aquarelle. — Papiers phlegas en rouleaux et en feuilles. — Encre à copier d'exceptionnelle qualité etc., etc.